

entre les mains d'individus forts habiles, qui ne reculent devant aucun crime, vous pourriez, si je n'étais pas là, devenir l'instrument d'un effroyable malheur.

Vous pâlissez, vous tremblez, monsieur de Montgarin ; mes paroles vous impressionnent, je le comprends. Ce n'est pas tout : j'ai d'autres choses encore à vous dire, attendez. Mais, avant de vous faire de nouvelles révélations, dites-moi quel marché honteux a été conclu entre vous et le faux comte de Rogas.

Ludovic regarda Morlot avec épouvante.

Il frissonnait sous le regard terrible de l'ancien policier.

— Mais parlez donc ! s'écria Morlot d'une voix impérieuse.

— Il m'a promis de me faire épouser Mlle de Coulange, dit Ludovic d'une voix haletante.

Je n'avais qu'à me laisser diriger par lui, qu'à me soumettre à sa volonté et, quand même Mlle de Coulange ne m'aimerait point, elle serait ma femme.

— À quelle condition ?

— Après mon mariage, je devais lui donner dix millions.

— Dix millions ! exclama Morlot. Et vous avez promis ?

— Oui.

— Ah ça ! monsieur de Montgarin, quel est donc le chiffre de la dot que vous espériez recevoir ?

— Il m'avait affirmé qu'après mon mariage la fortune entière de M. de Coulange appartiendrait à sa fille. Naturellement, je fus très étonné ; je demandai des explications qu'il ne me donna point. "C'est mon secret," me répondit-il. Je n'ai jamais rien compris à cela.

— D'ailleurs, continua Ludovic, je ne me préoccupai pas beaucoup, je l'avoue, de cette chose incompréhensible : je n'avais pris l'engagement de donner la somme qu'après l'avoir reçue. Il est clair qu'on ne pouvait me réclamer les dix millions, si la dot de Mlle de Coulange n'était que de deux ou trois millions. . .

— C'est égal, monsieur, l'interrompit Morlot, vous vous êtes lancé dans cette aventure d'une façon bien étrange.

De pâle qu'il était, Ludovic devint écarlate.

— Je le reconnais, monsieur Morlot, j'ai absolument manqué de prudence.

— Si vous n'aviez que cela à vous reprocher, répliqua Morlot assez durement, ce ne serait rien. Quand le démon tentateur s'est approché de vous et vous a dit : Voilà ce que je vous propose ; si vous aviez pensé à l'honnête femme qui vous a mis au monde, à la mémoire honorée de l'homme dont vous portez le nom, de votre père, vous auriez repoussé l'offre avec horreur.

— C'est vrai, monsieur ; mais je ne réfléchissais pas alors, j'étais pris de vertige. Laissez-moi vous dire dans quelle affreuse situation je me trouvais.

— C'est inutile, je le sais, fit Morlot. Vous étiez ruiné, à bout de ressources, poursuivi par d'impitoyables créanciers : on allait vendre votre hôtel, votre château bourgnignon, tous vos biens. . . Cela ne vous excuse point ; l'honneur est au-dessus de tout ; et puis il y a la conscience. . . Je sais comment ont vécu vos ancêtres, monsieur : quand on est un Montgarin, on ne se déshonore pas, on meurt.

— J'ai voulu me suicider.

— Peut-être auriez-vous bien fait, monsieur de Montgarin.

— Vous êtes sévère, vous êtes terrible, mais les reproches que vous m'adressez sont justes et je les mérite. . . Ah ! je me les suis souvent faits à moi-même ; ce n'est pas d'hier que datent mes regrets et mon repentir ; et si je ne me suis point débarrassé du joug qui m'écrase, qui m'étrangle, c'est que je n'ai pas pu. . . Quand j'ai fait ce marché, vous dites honteux, je dis infâme, moi, je n'étais pas ce que je suis aujourd'hui. Je ne pensais plus à l'honnête femme qui m'a mis au monde, j'avais oublié que je suis le fils d'un homme dont la mémoire reste honorée !. . . J'avais traîné mon nom dans la boue : d'honneur, je n'en avais plus ; ma conscience était morte ; je m'étais dégradé moi-même, et, de chute en chute, j'étais tombé dans un abîme si profond que mes yeux ne voyaient plus aucune clarté.

C'est alors qu'il est venu, le tentateur. Il me dit : — Vous êtes perdu, voulez-vous redevenir riche, avoir des millions ? — Oui. — Eh bien ! voilà la fortune à prendre. Et ébloui, étourdi, fou, je me laissai conduire et je devins l'esclave de cet homme. Il me disait : — Vous ne valez pas grand-chose, vous êtes un vaurien ; mais le monde est crédule, il faut qu'il croie à votre conversion. Je ne valais pas grand-chose, en effet, car je profitai admirablement de ses leçons et de ses conseils.

Un jour, enfin, je fus mis en présence de Mlle de Coulange. Tout de suite, je l'aimai. Oh ! alors, M. Morlot, je vous le jure, je cessai de jouer le rôle odieux qui m'était imposé. Je retrouvai ma dignité et je découvris avec une joie infinie qu'il y avait encore de l'honnêteté en moi. Je n'avais plus besoin de mettre un masque sur mon visage, j'étais réellement converti.

Toutefois, monsieur Morlot, je sentais bien que j'étais indigne de Mlle de Coulange. Souvent une voix terrible se faisait entendre et me criait : Entre toi et Maximilienne se dressent ton marché infâme et tout ton passé ; elle ne peut pas être ta femme, ton devoir est

de t'éloigner d'elle ! Je suis resté sourd à cette voix. Ai-je besoin de vous dire pourquoi ? J'aime Maximilienne !. . . L'un d'une fois je fus prêt à tomber à ses genoux pour lui tout avouer. Je n'ai pas osé. J'ai crint sa colère et son mépris. Je l'aime, monsieur Morlot, je l'aime !

— C'est vrai, vous l'aimez et elle vous aime. Ah ! voilà bien pourquoi vous étiez redoutable, monsieur de Montgarin. Ainsi, vous n'avez pas découvert, ni même soupçonné par quel moyen le faux comte de Rogas pouvait arriver à vous mettre en possession de la fortune entière de la maison de Coulange après votre mariage avec Mlle Maximilienne ?

— Je vous l'ai dit, monsieur Morlot, ceci est encore pour moi une énigme.

— Ah ! l'aventurier qui se fait appeler comte de Rogas est un coquin. Une seule chose m'étonne, c'est qu'il ait demandé seulement dix millions pour prix de ses services. Enfin, vous pouviez, après votre mariage avec Mlle Maximilienne, devenir le maître de cette immense fortune ; mais, pour cela, il eût fallu nécessairement que le marquis n'existât plus. Il va sans dire qu'on avait aussi le moyen de dépouiller la marquise et le comte de Coulange au profit de Maximilienne.

Il y a longtemps, des années peut-être, que le comte de Rogas, — je l'appelle ainsi n'ayant pas un autre nom à lui donner, — a conçu l'idée de s'emparer de la fortune du marquis de Coulange. Son plan dressé et longuement médité, il est passé à l'exécution. Il lui fallait absolument pour jouer le rôle d'amoureux un garçon intelligent, de manières distinguées, marquis ou comte se trouvant en même temps dans une situation à ne plus avoir aucun scrupule, c'est-à-dire prêt à accepter son marché. Il vous a rencontré dans le monde interlope que vous fréquentiez alors, et c'est sur vous qu'il a jeté les yeux. Il a évidemment trouvé en vous les qualités et les défauts nécessaires pour le rôle qu'il avait à vous confier. Certes, ce n'est pas sa faute si vous n'êtes pas tout à fait l'homme qu'il croit avoir trouvé.

C'est par la recherche de son amoureux que le comte de Rogas a commencé son œuvre ténébreuse. Dès qu'il vous eut trouvé, avant même de vous proposer d'être son associé, il tenta de mettre à exécution une autre partie de son plan, celle qui consiste à se débarrasser du marquis de Coulange, chose forcée pour pouvoir s'emparer de ses millions après son mariage.

Un jour, étant à la chasse, — vous devez savoir cela, — un coup de fusil fut tiré sur le marquis ; l'auteur de cette tentative d'assassinat est resté inconnu. Eh bien, monsieur de Montgarin, si ce n'est pas le comte de Rogas qui a tiré lui-même sur le marquis, c'est un de ses complices.

— Oh ! fit le jeune homme terrifié.

— Comme vous le voyez, reprit Morlot, vous vous êtes associé à des voleurs, à des assassins.

Ludovic laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

— L'année dernière, continua Morlot, le marquis de Coulange et son fils quittent Paris pour faire un voyage d'agrément dans le Nord de la France. Ils visitent nos principales mines de houille ; ils poussent leur excursion jusqu'en Belgique, à Frameries. Pendant qu'ils se promènent dans une des galeries souterraines de la mine, une formidable détonation se fait entendre, c'est le feu grisou, ce feu terrible qui vient de faire explosion. Vous savez comment le marquis et son fils furent sauvés.

Eh bien, monsieur de Montgarin, cette explosion de Frameries a été une deuxième tentative d'assassinat sur la personne du marquis de Coulange. Le comte de Rogas savait que le marquis et son fils visiteraient la mine de Frameries. Si vous avez bonne mémoire, monsieur de Montgarin, vous devez vous rappeler qu'à cette époque le faux comte de Rogas n'était pas à Paris. Il était parti, emmenant avec lui Jérôme, votre domestique, pour se rendre à Lisbonne, vous a-t-il dit. Ce n'est pas en Portugal, c'est en Belgique, à Frameries qu'ils sont allés.

Ludovic se dressa tout d'une pièce, en poussant un cri rauque.

Il se souvenait de ces deux hommes, habillés comme des campagnards, qu'il avait vus dans la cour du chemin de fer du Nord, et dans lesquels il avait cru reconnaître le comte de Rogas et son domestique.

— Quelques jours après, le marquis de Coulange fit une épouvantable chute de cheval. Le marquis ne s'explique point comment il n'a pas été tué. Troisième attentat contre sa vie, monsieur de Montgarin. Le matin de ce jour où le cheval favori de M. de Coulange s'est emporté, votre domestique Jérôme se présenta à l'hôtel de Coulange, apportant de votre part un bouquet pour Mlle Maximilienne. Sa commission faite, après avoir causé un instant à l'office avec les domestiques, il descendit dans la cour des écuries sous le prétexte de serrer la main à Nicolas. Il entra dans l'écurie du marquis. Le cocher n'y était pas. Il s'approcha du bai-cerise, et sur la ration d'avoine que le cheval mangeait à ce moment, il versa une drogue quelconque, un poison. Vous savez l'effet qu'il a produit.